

Marie-Claire Blais, Hans-Jürgen Greif, Louis Tremblay

André Brochu

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2008). Compte rendu de [Marie-Claire Blais, Hans-Jürgen Greif, Louis Tremblay]. *Lettres québécoises*, (132), 22–23.

☆☆☆☆

Marie-Claire Blais, *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, Montréal, Boréal, 2008, 304 p., 29,95 \$.

Naissance à ce qui meurt

De quoi s'agit-il au juste, dans cette évocation de trois cents pages où des personnages, débarqués de romans antérieurs, sollicitent en spirale notre attention ?

Tantôt ils sont les sujets de leurs réflexions, ou d'un discours adressé à l'autre, tantôt les objets d'une description externe ou interne — surtout interne, celle d'un vécu oppressant ou, parfois, chargé d'espoir.

LA PHRASE IMMENSE DE LA VIE



C'est évidemment un tour de force que d'écrire un si long texte narratif sans utiliser une seule fois le point, sauf tout à fait à la fin. La virgule est le seul signe de ponctuation, et elle est chargée de mettre en continuité les segments de tout ce qui se dit, se voit, se pense, d'assurer le passage d'une personne à l'autre, de permettre le voyage entre les consciences et entre les différents événements évoqués.

Ces événements sont surtout de deux ordres. Les uns se rapportent à la vie immédiate et concernent une fête qui doit avoir lieu bientôt, la fête de Noël, où se rassembleront plusieurs des personnages. Mais la dimension symbolique l'emporte de

loin sur la narration réaliste. En effet, Noël est affaire de nativité, donc de naissance, et le titre du livre y fait allusion à sa façon. La naissance de Rebecca est une naissance de nature morale et non physique, la fillette prend conscience de ce qui peuple cette « ère des tourments » où nous sommes plongés. Notons cependant que Rebecca, comme l'Emmanuel d'un roman très fameux (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*), ne joue pas un grand rôle dans le roman, même si le titre la place en position de centre, elle symbolise seulement une conscience virginal (ou *natale*) qui permet de mesurer la démesure. Elle est un point de pure lumière dans un monde où ombre et lumière sont intimement liées. Des figures comme Petites Cendres, le jeune prostitué aux aspirations religieuses, ou Ari le voyageur et son ami le moine Asoka, Esther dite Mère et tous ceux qui gravitent autour d'elle, écrivains et artistes, composent une humanité riche de dons et peu située, en rapport surtout avec les événements du second ordre, ceux de la vie médiante.

MALHEURS ET COMPASSION

En effet, en tous points du livre, le lecteur est mis en présence des grands malheurs présents et récents de l'humanité, des calamités naturelles et sociales; de tout ce qui est susceptible de solliciter la seule vertu qui soit — non pas cette pitié qui dissimule le mépris, mais la compassion.



ANDRÉ BROCHU

Dans cette immense phrase du roman, qui ne permet aucune respiration, c'est la compassion qui agit et qui sous-tend la représentation du monde. On peut voir là du procédé, mais tant pis. Parmi tant de romans qui ne disent que l'apitoiement sur soi-même, Marie-Claire Blais fait entendre une voix différente, qui refuse les facilités. Avec elle, les malheurs de l'humanité deviennent palpables, non peut-être narrativement, car l'intrigue est aussi distendue que la phrase unique qui la porte, mais poétiquement. La phrase sans fin se fait porteuse de lyrisme, un lyrisme nourri de choses, d'émotions, d'un chant et d'un rythme aptes à reproduire la totale vérité de l'existence. Reculer sans fin le point final, c'est comme refuser l'apocalypse, la fin d'un monde que soutient encore une espérance.



MARIE-CLAIRE BLAIS

☆☆☆☆

Hans-Jürgen Greif, *Le jugement*, Québec, L'instant même, 2008, 246 p., 25 \$

Un peintre et son tableau

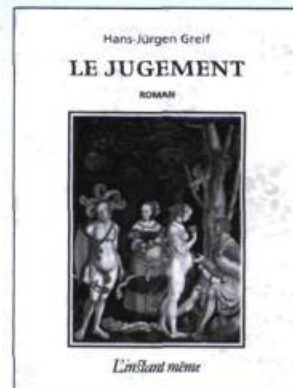
La Renaissance se donnait pour modèle de vie l'Antiquité, qu'elle recopiait en la réinventant. Hans-Jürgen Greif fait de même avec la Renaissance.

Allemand de naissance, Québécois depuis plus de trente ans, professeur de l'Université Laval maintenant à la retraite, essayiste et romancier dont les premiers livres ont été publiés en allemand, Hans-Jürgen Greif enrichit notre littérature d'un ouvrage remarquable.

UN COMMENTAIRE EN FORME DE ROMAN

Il s'agit d'un roman fortement historique qui raconte la conception et l'exécution, par le peintre Niklaus Manuel Deutsch, d'une toile dont le sujet, mythologique, est le célèbre jugement rendu par Pâris. En effet, la déesse de la discorde, Eris, a confié au fils de Priam le soin de décider qui, de Junon, Minerve et Vénus, est la plus belle. La guerre de Troie découlera de cet épisode, Junon et Minerve, dédaignées, ayant choisi de se venger.

Le tableau de Deutsch, bien connu des amateurs d'art, est reproduit en page couverture. C'est heureux, car une bonne partie du livre en est le commentaire,



biographique et esthétique. La narration, très habile, va peu à peu nous faire déchiffrer les arcanes du sens, en même temps que seront décrites les minutieuses dispositions qui constituent la facture du *Tüchle* ou « chiffon » — sorte de tableau non fixé dans une armature rigide, pour en faciliter la vente.

HISTOIRE ET « SIGNATURES »

En même temps qu'on est initié à tous les aspects de la représentation, l'auteur peint une fresque saisissante de la vie quotidienne à Berne, mais aussi de la vie sociale, politique, religieuse et culturelle de l'époque — celle qui a vu, entre autres soubresauts, la révolte de Luther contre une Église catholique vénale et de mœurs décadentes.

C'est dire que l'érudition est une composante essentielle de l'ouvrage, et que le risque de la lourdeur se profile. Heureusement, malgré l'abondance des



HANS-JÜRGEN GREIF

connaissances dont le romancier-professeur nous gratifie, un sens du récit, allié à une écriture alerte et élégante, nous entraîne sur des chemins qui ne sont pas seulement ceux du sens, mais des sens et de tout ce qui surgit aux confins de l'un et des autres. *Vénus* (l'amour et la beauté), *Minerve* (la gloire et la sagesse), *Junon* (le pouvoir et la colère), doublées dans la vie par les modèles que sont la femme, la belle-sœur et une courtisane amie du peintre, composent une intrigue consistante. L'enjeu du récit, à travers la réussite d'une toile, est la discrète catharsis des relations entre un grand artiste et son entourage, sur fond de cette autre histoire qui a marqué le passé mythologique de la Grèce antique.

Avec, pour centre, la Renaissance, cette époque de « signatures » (cf. Michel Foucault) où le microcosme reflète le macrocosme, trois âges se font le miroir les uns des autres, ceux de Pâris, de Deutsch, mais aussi l'âge présent dont de nombreux aspects — dérouté du religieux, exaltation de la « nature » (les sens), du moi... — trouvent un écho troublant dans l'évocation du passé. Greif, Deutsch, Pâris (ce dernier est l'autoportrait de Deutsch) : même combat ?



Louis Tremblay, *Une vie normale*,
Montréal, Hurtubise HMH, 2007, 146 p., 17,95 \$.

Une triste, bien triste histoire

Le mélodrame, qu'il s'agisse d'une pièce ou d'un roman, s'adresse au public populaire et trouve en cela sa justification.

Le roman de Louis Tremblay raconte une histoire émouvante, celle d'une mère qui met au monde un enfant avec un pied difforme. Cet enfant sera le souffre-douleur de son entourage, notamment à l'école, et mourra des effets de la sottise ambiante. La mère est la narratrice et raconte la douleur de l'enfant et de ses parents qui l'aiment, douleur qui mènera à l'éclatement du couple, une fois l'enfant disparu.

LA VIE ANORMALE

La vie normale après laquelle aspirent le petit Achille et ses parents se profile comme l'envers absolu de ce qu'ils vivent. Le roman est donc une sorte d'antiphrase, et celle-ci sera redoublée par de nombreux paradoxes. « Achille », d'abord, prénom que la mère a choisi parce que ce demi-dieu est le plus grand héros de la Grèce, mais aussi à cause de son talon qui le rend vulnérable. L'enfant physiquement disgracié devra porter le double destin du faible et du fort, du guerrier et de la victime. Entre les extrêmes, une discordance s'installe d'autant plus fortement qu'aucune médiation n'est ici possible. Un dualisme stérile triomphe.

Certes, on peut concevoir qu'un écrivain emprunte la voix du sexe opposé, mais les réussites sont rares. Ici, l'énonciation ne convainc guère, [...].



LOUIS TREMBLAY



Ce dualisme s'étend à la narration elle-même, puisque le « je » est une femme et que l'auteur est un homme. Certes, on peut concevoir qu'un écrivain emprunte la voix du sexe opposé, mais les réussites sont rares. Ici, l'énonciation ne convainc guère, et la traditionnelle formule de la narration à la troisième personne (avec focalisation interne) aurait sans doute été plus appropriée. Mais le dualisme se satisfait davantage d'un narrateur qui est une narratrice. Comme le dit cette dernière : « L'autre n'est autre que moi » (titre du 15^e chapitre). Entendons par là que le père de l'enfant qui a provoqué la mort

d'Achille se sent aussi coupable qu'elle, et que Nicolas, le jeune tortionnaire, est lui-même un enfant à part et maltraité par ses camarades. Le guerrier, le bourreau ne sont jamais que les contrefaçons du vaincu.

LE SIÈGE DE L'INSPIRATION

Dans un tel roman, le narré importe beaucoup plus que la forme, et ne devrait pas comporter de lacunes. Or, à tout moment, le lecteur se pose des questions telles que : ce pauvre petit, ne pourrait-il être opéré de son infirmité ? Jamais la perspective n'est évoquée. Ou encore : pourquoi les parents, également éprouvés par la mort d'Achille, se séparent-ils ?

Le style de Louis Tremblay est appliqué, souvent redondant, parfois maladroit ou saugrenu comme dans ce passage de la préface : « [...] je tiens à remercier Tom Yorke de m'avoir remis en contact avec mes tripes, véritable siège de l'inspiration. » C'est le cas de parler de siège, en effet ! On flairer ici un amateurisme qui cadre très bien avec l'inspiration populaire et l'unique souci d'émouvoir.